



Pierre Larochelle est un spécialiste de la morphogenèse des établissements humains. Professeur chercheur retraité de l'Université Laval, il a grandement contribué au développement de l'enseignement et la recherche dans cette discipline. Il a également enseigné le design architectural et urbain, favorisant une approche cognitive fondée sur une relation étroite entre l'analyse morphologique du milieu bâti existant et l'élaboration de projets d'intervention caractérisés par une volonté de concilier les transformations et le maintien de l'identité culturelle des lieux. Il a été directeur de l'École des arts visuels de 1972 à 1978.

Il s'intéresse aux méthodes de caractérisation du territoire en tant que produit des relations historiques entre le milieu naturel, le milieu bâti et le milieu humain. Il a appliqué les outils cognitifs de la morphologie et syntaxe des milieux bâtis à l'étude de divers problèmes d'aménagement, notamment la requalification des tissus urbains existants et l'aménagement des rives. Il est engagé dans la défense du patrimoine bâti et milite pour la protection des paysages culturels appréhendés comme créations collectives et produits de la culture matérielle.

Pierre Larochelle
1207—380 Grande Allée Ouest
Québec G1S 4M1
Téléphone : 418 682 3218
Courriel : pierre.larochelle@gmail.com

L'APPROCHE AFFECTIVE ET LA QUESTION DES VALEURS

Notes de recherche

Pierre Larochelle

Les questions de « valeurs » (c'est-à-dire celles qui concernent ce qui est bon ou mauvais en soi, indépendamment des conséquences) sont en dehors du domaine de la science, comme les défenseurs de la religion l'affirment avec énergie. Je pense qu'ils ont raison sur ce point, mais j'en tire une conclusion supplémentaire, qu'eux ne tirent pas : à savoir que les questions de « valeurs » sont entièrement en dehors du domaine de la connaissance. Autrement dit, quand nous affirmons que telle ou telle chose a de la « valeur », nous exprimons nos propres émotions, et non un fait qui resterait vrai si nos sentiments personnels étaient différents. [...]

La morale ne contient aucune affirmation, vraie ou fausse, mais se compose de désirs d'un certain genre, à savoir de ceux qui ont trait aux désirs de l'humanité en général — et des dieux, des anges et des démons, s'ils existent. La science peut examiner les causes des désirs, et les moyens de les réaliser, mais elle ne peut contenir aucune sentence morale proprement dite, parce qu'elle s'occupe de ce qui est vrai ou faux.

La théorie que je viens de présenter est une des formes de la doctrine dite de la « subjectivité » des valeurs. Cette doctrine consiste à soutenir que, si deux personnes sont en désaccord sur une question de valeurs, ce désaccord ne porte sur aucune espèce de vérité, mais n'est qu'une différence de goûts. [...]

Je conclus que, s'il est vrai que la science ne peut pas décider des questions de valeurs, c'est parce qu'il est impossible d'en décider intellectuellement, et qu'elles sont en dehors du domaine du vrai et du faux. Toute connaissance accessible doit être atteinte par des voies scientifiques ; ce que la science ne peut pas découvrir, l'humanité ne peut pas le savoir.

(Bertrand Russel (1971) *Science et religion*.
Paris : Gallimard. Chapitre IX. *Science et morale*)

Dans la littérature et dans les pratiques relatives au patrimoine, la primauté est généralement accordée aux questions qui relèvent du domaine affectif plutôt qu'aux problèmes qu'il est préférable d'aborder sous une approche cognitive.

Il est sans doute normal que les études sur le patrimoine — on peut d'ailleurs dire la même chose de la littérature relative aux paysages — qui empruntent les concepts et les méthodes propres aux diverses disciplines des sciences humaines s'intéressent particulièrement aux significations sociales du patrimoine et à la question de l'appropriation du patrimoine par le milieu. Actuellement, il semble que cette piste de recherche particulière soit favorisée indûment au Québec au détriment de toutes les autres, surtout dans les facultés d'aménagement et chez les chercheurs et les praticiens qui appartiennent aux disciplines du projet.

Dans le cadre d'une réflexion sur l'élaboration d'une politique municipale du patrimoine bâti, j'estime qu'il est absolument essentiel de définir clairement la place de l'analyse des valeurs dans le champ de la connaissance et de la recherche en matière de patrimoine et de paysages et surtout, les limites d'applicabilité de ces études dans le champ des pratiques de restauration et de gestion du patrimoine bâti.

Une expression insidieuse : la gestion par les valeurs

En 2004, la Commission des biens culturels du Québec a publié un document de réflexion intitulé : *La gestion par les valeurs : Exploration d'un modèle*. Il s'agit d'une revue de la littérature — plus précisément de la littérature anglo-saxonne — fort intéressante parce qu'elle donne un bon aperçu de l'état actuel de la réflexion sur un thème qui occupe une place importante dans la gestion du patrimoine au Canada, « la gestion du patrimoine en fonction des valeurs que la société lui accorde ».

En vérité, l'expression « la gestion par les valeurs » est absolument insidieuse. L'expression laisse entendre qu'on devrait aborder la « gestion » du patrimoine à partir d'une approche éthique. À mon avis, il vaudrait certainement mieux parler de « la place de l'analyse des valeurs dans la gestion du patrimoine » que de « la gestion du patrimoine par les valeurs ».

L'intérêt purement gnoséologique de l'analyse des valeurs pour le développement des connaissances fondamentales sur les relations entre la population et le patrimoine est indéniable. Ce genre d'études a certainement sa place dans le champ des études fondamentales sur le patrimoine, c'est-à-dire dans « le discours » sur le patrimoine.

L'applicabilité des résultats de telles études dans les pratiques de gestion du patrimoine est tout autre chose. Il est important d'en comprendre les limites. Il faut pour cela comprendre les limites respectives de la science et de la morale. La science peut nous apprendre quelles sont les valeurs auxquelles les gens adhèrent, elle peut nous permettre d'identifier les éléments du milieu bâti auxquels la population est attachée, mais aucune étude scientifique ne pourra jamais nous dire à quelles valeurs la population devrait adhérer ou encore quels sont les objets construits qui « méritent » d'être conservés.

Dès qu'on franchit la limite entre « ce qui est » et « ce qui devrait être », on passe de la science à la morale, c'est-à-dire du domaine cognitif au domaine affectif. Il existe bien plusieurs théories méta-éthiques qui cherchent à définir des principes sur lesquels on peut s'appuyer pour effectuer des choix ou prendre des décisions. Dans un cadre administratif ou juridique, la valeur opératoire de certaines de ces théories est pratiquement nulle. Il est évident, par exemple, que

les pouvoirs publics ne pourraient pas se référer à la théorie intuitionniste des valeurs pour motiver leurs choix ou justifier leurs décisions¹.

À mon avis, une approche fondée sur l'analyse des valeurs n'est pas très pertinente quand il s'agit d'élaborer une réglementation ou un plan concret d'action en matière d'aménagement. L'application de l'analyse des valeurs est déjà très aléatoire pour la réalisation d'inventaires du patrimoine architectural ou pour le choix des priorités d'intervention.

Dans la mesure où le patrimoine n'existe que s'il y a une volonté de le transmettre aux générations futures, il est certain que l'attachement du public à certains éléments particuliers du patrimoine constitue l'un des facteurs à considérer pour le choix des objets construits à préserver et pour l'établissement des priorités. Toutefois, il ne faut pas oublier que le développement affectif — à l'égard du patrimoine comme de tout autre objet — est essentiellement une affaire d'appartenance à un groupe socio-économique et de niveau d'éducation². Les préférences et les cultures de goût varient considérablement dans le temps. Par conséquent, à aucun moment, on ne peut se fier entièrement ni aux goûts populaires du public, encore moins au supposé « bon goût » des experts³.

Sur les mérites et la prescription de la gestion par les valeurs, l'étude de la CBCQ affirme qu'un groupe élargi finirait par arriver au même résultat qu'un groupe formé uniquement de spécialistes. (CBCQ, 2004, page 27) Personnellement, je ne crois pas qu'on peut présumer une telle chose. Je suis même absolument certain du contraire si je me fie aux résultats des études rigoureuses sur le jugement en matière d'architecture⁴.

Il serait extrêmement dangereux de faire de la valorisation ou de l'appropriation par la population une condition requise pour la reconnaissance officielle — classement ou citation — de la valeur patrimoniale d'un objet construit. Souvent évoqué, ce critère apparaît comme un prétexte trop facilement utilisé par des pouvoirs publics pour se dégager de leurs responsabilités.

Si on avait utilisé un tel critère pour effectuer les inventaires du patrimoine architectural au Québec avant les années soixante, on aurait forcément conclu qu'il n'y avait aucun intérêt à conserver les maisons héritées du Régime français. Le fait est que ce patrimoine n'était alors valorisé que par quelques « patrimonieux » de la

¹ Je fais une exception pour la théorie utilitariste, précisément parce qu'elle permet de fonder les choix sur des variables qui réfèrent à des variables plus objectives, souvent mesurables.

² Dans : *La distinction : Critique sociale du jugement*, Pierre Bourdieu a décrit les relations complexes entre les préférences et les diverses variables socio-économiques (Bourdieu, 1989)

³ Le bon goût est aussi nocif que le mauvais goût. (Marcel Duchamp)

⁴ Je pense notamment aux études de Sebastian Lera qui a montré que des groupes différents parviennent à des jugements différents à moins que les critères d'évaluation ne soient clairement et explicitement définis au préalable.

première heure comme Gérard Morisset et le géographe Raoul Blanchard⁵. On sait que les cultivateurs de l'île d'Orléans et de la Côte de Beaupré préféraient à l'époque s'installer dans un beau bungalow neuf et convertir la maison ancestrale en pierre en remise pour la machinerie agricole.

Une théorie confuse

Au-delà de la question de la place de l'analyse des valeurs dans le champ de connaissances sur le patrimoine et du problème de son applicabilité au champ des pratiques : c'est-à-dire à la gestion et au contrôle des interventions physiques, il faut encore procéder à une évaluation critique de cette littérature relative à la gestion par les valeurs.

Personnellement, j'estime que cela s'inscrit dans la série des nombreuses théories confuses dont on fait une grande consommation en architecture et dans le champ des études sur les établissements humains. Par exemple, il est facile de relever plusieurs points sur lesquels les catégories utilisées par divers auteurs pour élaborer les taxonomies de valeurs proposées prêtent à confusion.

Confusion entre valeur d'usage et valeur économique

LOGIQUES DE LA VALEUR		PRINCIPES RESPECTIFS	STATUT DE L'OBJET
Logique fonctionnelle de la valeur d'usage	Logique des <i>opérations pratiques</i>	Logique de l'utilité	<i>OUTIL</i>
Logique économique de la valeur d'échange	Logique de l' <i>équivalence</i>	Logique du marché	<i>MARCHANDISE</i>
Logique de l'échange symbolique	Logique de l' <i>ambivalence</i>	Logique du don	<i>SYMBOLE</i>
Logique de la valeur signe	Logique de la <i>différence</i>	Logique du statut	<i>SIGNE</i>

PL/D'après Beaudrillard

⁵ La même discrimination affective des responsables du patrimoine en faveur de notre héritage français serait à l'origine de la stupide erreur du ministère de la Culture du Québec qui a vendu tout le contenu de la villa Catarqui qu'il venait d'acquérir sous le prétexte que cela ne faisait pas partie du patrimoine québécois puisqu'il s'agissait de meubles européens, de tapis d'Orient et de porcelaine anglaise !

Il faut distinguer la valeur d'usage et la valeur marchande — la valeur d'échange — d'un objet. Ce sont des catégories irréductibles l'une à l'autre. Il est complètement faux d'affirmer que la valeur d'usage « est celle qui permet d'attribuer une valeur monétaire au patrimoine, c'est-à-dire un prix ». Dans de nombreux cas, la valeur signe est certainement plus déterminante. Selon Jean Baudrillard, la genèse idéologique des besoins postule quatre logiques différentes de la valeur correspondant aux statuts accordés aux objets⁶.

La manière d'aborder la question de la valeur économique du patrimoine manifeste généralement la même attitude mercantile qui alimente le discours à la mode sur l'importance économique des industries culturelles, comme s'il s'agissait de leur première raison d'être.

La notion de rendement empruntée à la gestion immobilière — qui correspond à la mesure du retour sur l'investissement — n'est pas celle qui convient en matière d'aménagement. Celle-ci est liée plutôt à la mesure de l'impact d'une intervention sur la qualité globale du milieu et des efforts nécessaires pour le rétablissement de ses équilibres.

Dans ses applications cependant, cette politique a souvent accordé trop d'emphase à la ville ancienne appréhendée comme bien économique, suite à la conversion de sa valeur d'usage en valeur économique⁷. Avec bien d'autres facteurs — parmi lesquels la démocratisation du savoir a joué un rôle majeur — elle a contribué au glissement du culte vers l'industrie culturelle. Cette dernière a adopté le plus souvent une approche muséale selon laquelle les villes et les centres dits historiques exaltent leur valeur en tant qu'objets de savoir et œuvres d'art. Transformé en objet de consommation, le tissu ancien a été soumis à un arsenal de techniques de cosmétologie qui ont entraîné sa banalisation, sa standardisation, son usure morale et sa perte de sens⁸, pour arriver en fin de compte à la création d'un type nouveau, plus caricatural que le postmoderne, le patrimoine même.

⁶ Baudrillard, Jean (1972) *Pour une critique de l'économie politique du signe*. Paris : Gallimard.

⁷ Schématiquement, le mécanisme est le suivant : l'expansion du public détermine une consommation florissante qui fait vivre, au début, le patrimoine ; afin d'être mieux « vendu », le patrimoine se transforme en *produit culturel* et, comme tout produit, il requiert l'existence d'un marché et le développement de son propre marketing. Le contenu est laissé de côté en faveur de la présentation ; l'emphase est mise sur la présentation, l'emballage qui transforme le patrimoine bâti en objet de consommation d'abord culturelle, ensuite consommation tout court.

⁸ Sarcastique et inquiet, G. Piccinato nous fait remarquer à cet égard : « Les centres historiques sont à présent des centres commerciaux, et comme les coûts d'une telle 'requalification' sont élevés, on s'est orienté précipitamment vers une consommation de masse, et il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les odeurs de hamburgers, les cannettes de bière et les tas de blue-jeans en constituent les caractéristiques prédominantes » ; citation tirée du texte dactylographié d'une conférence intitulée « *Contre les centres historiques !* », donnée à l'Institut de conservation Raymond Lemaire, Leuven, 1990.

Le patrimoine urbain continue donc de se détériorer, mais sa destruction n'est plus uniquement due à l'abandon, à l'oubli, à son obsolescence, mais aussi et surtout, à une consommation effrénée qui échappe au contrôle.

(Laroche et Lamandi, 1999)

Confusion entre valeur signe et valeur symbolique

La valeur signe d'un objet repose sur des conventions ou sur des significations socioculturelles. Elle renvoie au prestige et au statut social rattaché à l'objet par des groupes sociaux. Par conséquent, elle fluctue dans le temps et varie grandement d'une aire culturelle à une autre.

Si on emploie le mot symbole dans son acception la plus stricte, la valeur symbolique, au contraire, est universelle et invariante dans le temps. Elle réfère toujours à des significations ambiguës et indéfinissables. Pris dans un sens plus large, le terme réfère à une signification d'un objet liée à l'expérience d'un seul ou d'un petit groupe d'individus.

Confusion entre valeur pour l'histoire de l'art et valeur pour l'art

Dans le discours comme dans les pratiques de conservation et de mise en valeur du patrimoine, la confusion entre la valeur pour l'histoire de l'art et la valeur pour l'art est générale et totale.

Au fil du temps, les deux valeurs, pour l'histoire et pour l'art n'ont cessé d'être réaffirmées dans les pratiques d'étude, de conservation et de restauration du patrimoine historique. Mais il est clair que la première (valeur pour l'histoire) n'a d'universalité qu'en tant que savoir, placé en l'occurrence sous l'autorité de la raison scientifique. C'est d'ailleurs sous la même caution qu'ont été annexées d'abord les valeurs pour l'histoire de l'art, puis aujourd'hui pour l'anthropologie culturelle et l'ethnographie. Quant à la seconde (valeur pour l'art), elle échappe à toute définition universelle comme à toute discrimination scientifique des objets et des lieux de son actualisation. La différence de statut de ces deux valeurs apparaît dans le cas de l'authentification d'une oeuvre d'art : le savoir de l'expert porte sur son état civil, sur le nom de son auteur et son origine, non sur sa qualité. (Choay, 1995)

Certains documents utilisés par la Ville de Québec pour la gestion du patrimoine bâti situé sur son territoire montrent précisément ce genre de confusion, associée de surcroît à une association induite de la valeur d'art avec la valeur signe. C'est le cas, par exemple, des critères élaborés pour l'évaluation de la valeur d'art des lieux de culte situés sur le territoire de la Ville.

« ...objet investi d'une intention artistique (signé par un auteur, par exemple) »

« ...c'est la valeur attribuée, le vouloir artistique, qui confère la notoriété. »

(Ville de Québec, Service de l'urbanisme. *Lieux de culte situés sur le territoire de la ville de Québec.*)

La notoriété de l'auteur d'une œuvre est certainement déterminante de la valeur signe, c'est-à-dire de la valeur de prestige social rattaché à l'objet, et encore, dans les limites d'une culture de goûts particulière. Indirectement, la valeur signe peut avoir une incidence importante sur la valeur marchande de l'œuvre, mais ni la valeur signe, ni la valeur marchande ne peuvent être considérées comme des indices de la valeur d'art d'un objet.

Énoncer de tels critères pour évaluer la valeur d'art d'un monument est ridicule et témoigne d'une ignorance de ce qui constitue la nature même de l'art et de l'expérience esthétique.

Confusion entre valeur esthétique et préférences

La valeur d'art des œuvres d'architecture est elle-même généralement confondue avec la conformité de l'image du bâtiment aux critères du « bon goût », c'est-à-dire avec la conformité aux goûts — précisément aux préférences personnelles — de celui qui porte le jugement. De fait, la seule manière de définir le « mauvais goût » est qu'il réfère toujours à ce qui correspond aux goûts « des autres ».

Confusion entre valeur d'art et valeur architecturale

La notion d'architecture, comme celle de patrimoine, s'est élargie avec le temps. Le terme ne référerait autrefois qu'aux objets construits appartenant à la catégorie des œuvres d'art. Malheureusement la qualité architecturale d'un bâtiment est encore souvent réduite à la qualité esthétique de sorte qu'on trouve cette relation de cause à effet : « une valeur d'art en raison de la qualité de l'architecture ».

Occultation de la valeur architecturale

Précisément, dans toutes ces taxonomies, il est très significatif qu'il n'est fait aucune référence à la valeur architecturale et urbaine des objets construits, c'est-à-dire à l'ensemble des qualités qui contribuent à l'habitabilité des édifices et à l'urbanité de la ville. La valeur architecturale est généralement confondue avec la valeur d'art du bâtiment.

Malheureusement, dans le discours des architectes et dans celui de trop nombreux professeurs de composition architecturale, le jugement architectural accorde encore une primauté absolue aux aspects perceptuels — je devrais dire à

la seule perception visuelle — sur les aspects écologiques, sociaux, opérationnels et « expérientiels » du milieu bâti⁹.

Une ville, en tant que première instance responsable de l'aménagement du cadre de vie, doit tenir compte de l'ensemble des critères qui permettent de mesurer la qualité globale du milieu bâti.

La valeur d'existence

Dans la typologie des valeurs proposée par Randall Mason, on regroupe sous la locution « valeur d'existence » un ensemble de valeurs de « non-usage » qui réfèrent notamment à des qualités du cadre bâti — des valeurs architecturales et urbaines — dont il est difficile de mesurer la valeur monétaire.

Cela recouvre manifestement tout ce qui échappe à la conscience critique — la conscience réfléchie — des gens, mais n'en n'est pas moins fondé sur des choix de valeurs. Toutes les attitudes et tous les motifs derrière les choix des individus sont déterminés par des systèmes de valeurs malgré le fait que les individus sont bien incapables de les expliciter parce leur adhésion à ces valeurs se fait au niveau de la conscience spontanée, soit en raison d'une immaturité affective ou simplement parce qu'ils n'ont pas une connaissance suffisante des critères qui leur permettrait de faire un choix réfléchi.

L'existence même de cette catégorie fourre-tout dans la littérature récente témoigne de l'incapacité, dans l'état actuel des connaissances, de définir clairement et de façon cohérente le système des valeurs qui sont en cause en matière d'aménagement et de gestion du patrimoine bâti.

PL/2005

⁹ Le mémoire de maîtrise de Jacques White en témoigne. Voir : White, Jacques (1998) *Les facteurs qui influencent les prises de décision des architectes en design dans le cadre des concours d'architecture*. Université Laval : Faculté des Études supérieures.

ÉLÉMENTS D'UNE THÉORIE DE L'OBJET

par Henri Lefebvre

1 Cette tentative résume un trajet théorique, un parcours à travers les objets, leurs rapports et le « monde » (ou les « mondes ») qu'ils constituent. Ce qui inclut un parcours à travers le super-objet que l'on appelle la Ville (ou la réalité urbaine). Le thème ainsi traité se condense en trois mots : « objets et quotidienneté ». L'exposé vise donc l'élucidation du **quotidien** à partir d'une analyse du statut des objets.

2 Bien que ce thème se situe dans une extrême proximité pour chacun et pour tous, le point de départ du cheminement est lointain : l'**objet** et le **sujet**, catégories élaborées par les philosophes. Comment formuler la problématique de l'objet sans faire appel à ces éléments catégoriques ? Le sujet philosophique permet de définir un trajet, celui de sa dissolution (Marx, Nietzsche, Freud) ainsi que l'exigence de sa reconstruction sur de nouvelles bases (ancienne base : l'individualisme, idéologie et pratique de la société bourgeoise) - tandis que le concept philosophique de l'objet fixe une modalité de la présence à soi de ce sujet, en même temps que la présence sur le mode « objectal » de quelque chose d'autre aussi bien la **pratique sociale** que l'**imaginaire** véhiculé, aussi bien la production (que l'objet comme tel tend à faire oublier) que les illusions **idéologiques** colportées par lui.

3 À partir de cette détermination encore spéculative et abstraite, le concept de l'objet se diversifie et devient plus concret. Il rassemble les notions de l'**œuvre**, du **produit**, de la **chose**. L'œuvre est unique, le produit répétitif ; quant à « la chose » elle s'achète et se vend ; elle porte, socialement et mentalement, sa valeur dédoublée (échange, usage). C'est la **marchandise**, Cependant, au cours de ce mouvement, le concept de l'objet s'obscurcit. Comment définir l'objectif et l'objectal ?

4 À la dissolution du sujet philosophique correspond celle de l'**objet** philosophique. Dans l'**objet**, qu'est-ce qui n'a pas été apporté par un **sujet** ? Que reste-t-il de l'objet lorsque le **sujet** se dissout, se perd dans l'empirique ou s'égare dans le transcendantal ?

Cependant, la subjectivité se montre **irréductible**. Même s'il n'en reste qu'un résidu, la **conscience en général** (que le philosophe, cet autre résidu, prétend incarner et réaliser), cette « conscience en général » persiste comme obsession et problème. De même, l'objet montre son irréductibilité ; s'il se dissout comme « objectif » il persiste comme « objectal », objet abstrait, mais réalisable, effectué en telle ou telle modalité pratique. Le concept de **matière** reflète, comme on dit, cette irréductibilité. La matière, en elle-même, n'est qu'une abstraction celle de l'objet en général. Cependant, elle entre dans une série d'oppositions et d'unités plus concrètes : matérialité-spiritualité, contenu-forme.

Ce mouvement dialectique rend concrète l'abstraction « matière » et lui permet de retrouver le concept développé de l'objet dans la pratique concrète. Aussi bien le produit que l'œuvre, la chose que l'objet en général, détiennent une matérialité.

5 Dans le cadre abstrait (spéculatif) de la philosophie, l'objet et le sujet deviennent acteurs d'un drame : séparés ou confondus, chacun poursuit la mort de l'autre. L'**objet**, sorte de trace « pure » doté d'une violence latente, se change en meurtrier du langage et des actes subjectifs. Le **sujet** (pensant, parlant, écrivant) se veut meurtrier de l'objet, tantôt à travers les symboles, tantôt par le silence (le non-dit, l'indicible). Il se passe au sein de la conscience (philosophique, c'est-à-dire déterminée philosophiquement) une lutte à mort entre l'objet et le sujet, que la pensée réfléchissante les unisse ou les sépare. Ce qui jalonne le parcours : il faut sortir de la philosophie.

6 Et d'abord, sortir du marxisme interprété comme philosophie de l'objet (comme matérialisme philosophique). Que l'on compare ces deux traductions d'une même phrase de Marx dans **L'idéologie allemande** :

a) « Ce que les hommes sont coïncide avec les objets qu'ils produisent et avec la manière dont ils les produisent... »

b) « Ce que les individus sont coïncide avec leur production, aussi bien avec ce qu'ils produisent qu'avec la façon dont ils le produisent... »

Le lecteur pourra se distraire en recherchant les textes, en comparant les interprétations liées à ces deux versions à peine différentes en apparence.

7 Partons de cet objet réduit à l'irréductible : dépouillé de forme, de fonction, de structure - dénué de sens dégagé de tout apport « culturel »; c'est la matérialité « pure ». Nous pouvons dans l'imagination lui restituer par démarches successives le sens et la culture jusqu'à le surcharger et l'élever à la facticité la plus baroque. Nous allons de ce pas imaginer l'unité miraculeuse de ce qui fut dissocié et scindé : matière et sens, nature et culture. Tel objet figure cette unité : cette branche ramassée dans les bois, évocatrice d'un acte érotique parfait - ce jardin dont l'image persiste... L'unité du sujet et de l'objet prend ici une forme plus haute, moins spéculative, moins meurtrière ou plutôt moins mortelle.

8 Nous abordons ainsi le problème du classement des objets et du fil à suivre pour obtenir un classement. N'y a-t-il qu'un seul fil ? Un seul principe de classement ? Un seul ordre ? Ce n'est pas certain. Le hasard et les rencontres hasardeuses des choses ont leurs lois. Il suffit que les objets diffèrent qualitativement et s'offrent en quantités différentes pour que l'on puisse les ordonner et que de leur ordre surgisse une loi (la loi de Zipf) extrêmement générale, s'appliquant aussi bien aux mots qu'aux villes et aux choses dans un Uniprix, résumant en une formule simple le fait qu'il y a dans les choses de l'ordre et du désordre, des différences et des analogies, du surprenant et de l'homogène, de l'information et de l'entropie matérielle.

En partant du **sens**, on peut distinguer l'**objet symbolique** (unique, particulier, isolé ou isolable, ne prenant ce sens que dans un style oral plutôt qu'écrit : ainsi la source, symbole changeant, ou le lit, nuptial, conjugal, de parade, mortuaire, de milieu, érotique, suivant le contexte) et l'**objet signifiant** (intentionnel et institutionnel, inséré dans un contexte écrit plutôt qu'oral, c'est-à-dire dans une culture plutôt que dans un style, avec une unité globale présente, systématique, imposée, par exemple tel objet urbain ce lampadaire, ce trottoir, ce banc ...)

... Le lecteur se figure peut-être que la représentation d'un objet sans qualités n'est que pure abstraction, n'a aucune existence pratique, sociale, intellectuelle et que seul un philosophe peut l'imaginer. Erreur. C'est à peu près la représentation de l'enfant chez les parents les plus normaux (c'est-à-dire les plus triviaux), les plus souvent rencontrés (les plus quotidiens). Leur enfant ? Une merveille exemplaire, une œuvre unique. Pensez donc ! Ça bouge. Ça parle. Ça invente. Ça imite. Ça dit des choses extraordinaires. Ils se représentent l'enfant (le leur) à peu près sur le modèle d'un caillou miraculeux. Pas du tout selon le schéma d'un petit d'homme ou d'un petit homme qui, dès la naissance, est membre (partie prenante) de l'espèce, de la société avec ses immenses (pas petits) problèmes. Non. C'est un objet doté merveilleusement d'une qualité : celle de leur ressembler. Avis à qui de droit : la stupidité quotidienne a quelque chose de déconcertant.

9 Chaque objet relève des trois concepts essentiels : forme, fonction, structure (sans privilège attribué à l'un de ces concepts). C'est-à-dire qu'il relève de trois analyses : formelle, fonctionnelle, structurale (sans privilège pour l'une de ces démarches analytiques). Ce qui donne de multiples classements.

Les classes, groupes et groupements, d'objets constituent le « monde des objets » et diverses mises en perspective, avenues et horizons de ce « monde ».

Œuvre (unique) et produit (répétitif), chose (véhiculant la valeur d'échange, c'est-à-dire marchandise) et objet (concept générique), ce premier classement, indispensable, ne suffit pas et mène vers des classements plus rapprochés de la pratique.

Le vêtir, le nourrir, l'habiter, constituent des groupes d'objets effectivement proches de la pratique. D'autres groupements particuliers apparaissent, en tant qu'un objet déterminé se situe au centre d'un contexte social (socio-économique et idéologique) par exemple l'automobile, avec ce qui s'y rapporte dans la conscience.

On pourra distinguer l'objet **scopique** (fait pour être vu, pour le spectacle) et l'objet scripturaire (fabriqué pour être déchiffré, pour être lu dans un contexte, par opposition aux « sujets » parlants, regardants, agissants ...) ou encore l'objet **technique** et l'objet **culturel**.

10 Avant d'aller plus loin, une distinction importante s'introduit d'elle-même : la relativité de l'objet. La ville est-elle un objet ? Certes. Mais par rapport aux maisons, aux rues, comment la nommer ? C'est un super-objet. Le livre, par rapport aux pages, aux lignes, aux phrases et aux mots, c'est un super-objet, un super-signe. Pris séparément, dans la

main d'un lecteur, c'est un objet, un signe. Dans cette bibliothèque, ce n'est plus qu'un sous-objet. Par conséquent, « sous-objets » les lettres dans le mot, les mots dans la phrase, le tiroir dans ce meuble, la cornière, la planche, ces éléments. Non-objets, le blanc, l'espace neutre, le silence. Super-objets, l'appartement par rapport aux pièces, l'immeuble par rapport aux logements, la rue et la ville, etc.

La place, et par conséquent le statut de l'objet se modifient suivant le contexte : suivant les relations dans lesquelles il s'insère.

Il reste quelques difficultés dans la définition de l'objet. L'organe sexuel se change en objet et même en chose par l'acte verbal qui le sépare de l'organisme et du « sujet » : au moyen d'un terme. Alors et ainsi naît l'usage injurieux ou obscène de ce mot, de cet organe. Ce qui mêle l'obscénité et l'injure à l'expression du désir et de l'érotisme. La métamorphose du non-objet en objet devient ainsi lieu d'étranges opérations, d'allure magique et mythique.

Le super-objet est un super-signe. C'est-à-dire qu'un système de signes peut se considérer comme un objet. Tel objet ne peut se définir que comme multiple (polyfonctionnel). On peut même contester ce statut. Le labyrinthe est-il un objet ? ou encore le quartier ? la rue et la place ? le « lieu » ?

La Ville, super-objet spatial, super-signe, n'est accessible qu'à travers de multiples parcours, séquences temporelles articulées à des séquences spatiales, cheminements à travers les objets, pouvant se dire (par la parole) en multiples discours. Son statut comme objet ne paraît pas facile à définir.

Cette notion d'une relativité de l'objet ne peut se limiter aux objets pratico-sensibles. Elle n'est pas moins juste pour le corps vivant : le doigt, la main, le bras, etc., peuvent se considérer tantôt comme des objets (séparément), tantôt comme « sous-objets » (membres), tantôt comme « super-objets » (organes composés de parties). De même le père, fils de son père, père de son fils, membre d'une famille A par son père, d'une famille B par sa mère, ayant par son mariage et par la naissance du premier enfant « fondé » un nouveau groupe familial, articulant et alliant les groupes A et B, constituant une « branche » d'un arbre. Il est clair que ces jeux de substitutions et de déplacements, de niveaux, posent des questions théoriques (sémantiques) et pratiques (décryptage des rapports réels et fictifs). De cette relativité, on pourrait conclure à la faible existence, à la faible cohérence de l'objet comme tel, à son « irréalité » à sa réalité purement formelle. Conclusion hâtive. Reste qu'il faut toujours montrer, le long du trajet, la convergence des analyses et des classements. Sur cette voie, on peut proposer de véritables exercices pratiques (par exemple la triple analyse formelle, fonctionnelle, structurale, des objets dans un grand garage, dans un grand magasin, dans un appartement ou un immeuble ou un îlot urbain, etc.).

11 Serait-il possible de définir le statut de l'objet (non : les statuts des objets) dans la quotidienneté ? L'analyse examine, identifie, situe à plusieurs niveaux et selon plusieurs dimensions les objets quotidiens. Par « objets », il faut entendre les objets familiers (meubles, vêtements, instruments simples, gadgets), mais aussi des objets prélevés

dans « l'environnement » (par exemple ceux qui occupent l'espace interne de la quotidienneté : pièces, appartement, immeuble, ainsi que l'espace externe, la rue, le voisinage, la ville).

Au niveau trivial du quotidien, il n'y a qu'une faible conscience de l'objet comme tel, une connaissance simplifiée de son fonctionnement technique, de sa structure, Paradoxalement, le fonctionnement de l'objet passe pour négligeable (ce moulin à café, le moteur de l'auto). L'utilisation s'attache à la forme, mal détachée sur le fond **neutre** de la quotidienneté, encore que le discours publicitaire s'attache à la renforcer. Seule une connaissance s'érigeant en spécialité peut définir le statut objectif de l'objet : technologie et analyse des objets en tant que techniques, sémiologie des signes non-verbaux, démographie des objets. Cependant le fonctionnement des objets qui détiennent une fonction constitue l'horizon du quotidien : obsédant et banal. Le paradoxe de la quotidienneté, sur ce plan, se formulerait ainsi : « faible degré de lisibilité de ce monde familier qui semble l'évidence, la transparence initiale et finale ... »

Ainsi nous (les gens) distinguons mal ces objets qui jalonnent nos parcours, tant dans nos lieux coutumiers qu'en dehors, tant dans la maison ou le logement ou l'appartement que dans la rue et dans la ville. Les conversations banales comme les entretiens « centrés » montrent la pauvreté de la perception des objets, pauvreté qui entre dans la définition du quotidien, Et cependant, les objets (cette table, cette porte, et aussi cette boîte à lettres dans la rue, ce trottoir, cet angle...) ont l'importance de repères, de balises le long du cheminement de chaque jour. Seule une surcharge, momentanée ou durable, porte un objet à la parole, à la perception. Mais ne passe-t-on pas déjà à un niveau supérieur ?

La **dénotation** (les concepts des objets, les mots qui les désignent) renvoie ainsi à des **connotations** (à un système second ou à des systèmes seconds, encore que la systématisation soit à démontrer, que la cohérence du système second ne soit pas son caractère le plus important ni sa clôture), C'est le niveau du subjectif, de la sémiologie du discours, du représentatif mêlé à l'interprétatif, au symbolique, à l'imaginaire greffé sur le « réel » premier. À ce niveau s'établit la croyance illusoire à une correspondance étroite entre les besoins bien définis et les objets, également définis. Croyance implicite à la quotidienneté et qui installe la satisfaction sur son plan, C'est aussi le niveau du métalangage, des superfétations et redondances, du discours banal comme du discours qui ne se veut pas banal. Ici s'expriment à travers des symboles les désirs non réduits aux besoins classés selon les normes et contraintes des objets. Dans la quotidienneté, l'objet flotte entre ces niveaux, renvoyé de l'un à l'autre, dans une ambiguïté statutaire (ainsi cette traversée de rue, et ce tournant, pour « moi » ont depuis toujours un air maléfique ; je m'y attends à un accident, à une catastrophe ; il m'arrive d'y souhaiter l'imprévu, d'y espérer une aventure ; je compte les pavés en m'approchant de ce coin un peu maudit-sacré). Telles sont les structures constituantes de la communication et de la non-communication (jamais je n'ai parlé à personne de ce lieu! ...) Constatons aussitôt un autre modèle (double) d'interprétation et de représentation : la demande et la commande sociales attribuent à chaque objet ou groupe d'objets, sa « valeur d'échange » en même temps que la signification de son usage, sa « valeur « quant à la

richesse et la médiocrité, le prestige et l'absence de prestige. Ici s'entrevoit et bientôt se découvre le niveau socio-économique, celui également des idéologies. Son exploration économique date d'un siècle (Marx). L'exploration idéologique, en tant que « structure enveloppante » des échanges et communications, commence.

Est-ce tout ? Non, L'analyse de ces niveaux n'épuise pas la réalité « objectale » qui englobe interprétation et représentation des objets, D'autres niveaux vont se découvrir.

12 Par rapport à l'objet, le discours à son propos, mots qui le valorisent ou le déprécient, qui l'érigent en ceci ou en cela (beau, bon, affreux, ridicule, agréable, amusant) est rarement direct et bien situé, Sauf dans le discours trivial, désignatif ou simplement normatif. Le plus souvent, le discours reste ambigu, ce qui correspond au flottement plus haut mentionné de l'objet lui-même. Ce discours hésite entre l'infra-linguistique (impulsion et pulsion, désir et besoin), entre les interjections et la gestuelle muette, l'innommable, l'absurde, l'opaque, d'un côté, et de l'autre la communication silencieuse, la complicité ou la transparence, l'idéologique enfin. On peut aussi écrire : entre le rictus et le rire, entre l'asexué et l'érotique, entre le ridicule et le sublime.

Ce discours indirect à propos de l'objet est souvent métaphorique. Plus souvent que « la tête » on dit la bouille, la bouillotte, la cafetière, le citron, la citrouille, la tronche, la trombine, etc. Ce groupe lexical constitue un paradigme syntagmatisé (un groupe de mots dans lequel le locuteur prélève celui qui convient au contexte associatif). Pourquoi ? Sans doute pour désamorcer, pour exorciser « l'objet » menaçant, ici le visage, qui change sans trêve, qui n'est pas un « objet ». Et pour substituer à ce non-objet, par le moyen d'un mot doté d'une signification voulue, acceptée, concertée, et bien entendu dépréciative un objet. A la limite, c'est l'anéantissement de « l'objet ».

Le discours prend également la figure métonymique, celle d'un syntagme figé dans la forme d'un paradigme. Par exemple, ce petit discours: « Oui, j'ai écouté son bavardage, je n'ai rien perdu de son baratin, qu'en ai-je retenu ? Deux mots, un geste, son doigt tendu... » Le discours global se divise en utile et inutile, ainsi que le monde objectal. A la limite, on dit : « les choses sont ce qu'elles sont » formulation figée de la tautologie, de la redondance complète, pour exprimer la permanence des objets et la réduction de l'objet à la permanence.

13 On peut se demander si la linguistique ne s'est pas placée pendant longtemps du côté de l'objet, unilatéralement : en considérant le « monde des objets » comme référentiel, en se plaçant du point de vue du concept et du terme désignant (dénotant) tel objet, la chaise, la maison, le mouton, etc, Les linguistes privilégiaient ainsi le substantif qu'ils s'occupaient aussi de « désubstantifier » en le réduisant à un rapport formel « signifiant-signifié ». N'écartaient-ils pas ainsi le « sujet » autant que la « substance » de l'objet ? Ne faut-il pas cesser de réduire le sujet et le reprendre du point de vue des actes, l'acte de parler et celui d'écrire ne définissant pas tous les actes ? Le contexte concret de la communication n'enveloppe-t-il pas, avec la référence aux objets et au « monde des objets » des actes et des situations multiples ? La situation est rarement dite comme telle, précisément parce qu'elle est **produite** par le

discours, « agie » par l'acte de parler et dès lors agissante. Et cependant « on » ne dit qu'elle. Voici un discours noté dans la vie quotidienne : « Tu iras dans la salle de bains, tu verras à droite le porte-serviettes, à gauche une étagère. Tu prendras la serviette jaune et l'eau de Cologne, tu les apporteras. Merci. » Ce petit texte peut se découper de multiples façons, qui tournent autour de la situation réciproque du locuteur et de l'interlocuteur, que ce discours suppose et cependant élude. Est-ce un ordre ? Un service demandé ? Une suggestion plus ou moins impérieuse ? Un vœu ? ...

La linguistique dite structurale, fascinée par l'opposition et la différence (c'est-à-dire mettant l'accent sur ces termes d'ailleurs importants, et bloquant ainsi la réflexion à un certain niveau) n'a jamais envisagé que ces couples abstraits. Elle examine avec soin les conditions de l'entente entre A et B, de la compréhension. Comment A et B peuvent-ils communiquer ? Comment B peut-il comprendre le message émis par A et réciproquement ? D'où vient le code commun indispensable pour qu'il y ait décryptage de l'envoi ? Questions exactes et fondées à un certain niveau. Cependant, il manque le troisième terme. D'abord l'objet. Non pas le « monde extérieur », ou la « matière », mais d'abord le « monde des objets » produits et œuvres ; ce dont « on » (A et B) parle. Faute de ce troisième terme, l'élément commun à A et à B prendra la place de ce troisième terme ; il paraîtra supérieur aux deux termes présumés, nécessaire et suffisant ; de sorte que le discours « se parle » en eux, à travers eux. On a posé la question du rapport du référentiel de façon restrictive, réduisant la portée de la relation de A avec B (et réciproquement). En devenant formel « purement », ce rapport devient énigmatique. On a évacué la **substance sociale** du rapport, la **praxis** inhérente au rapport. Le référentiel ne serait-il pas plus qu'un contexte, plus qu'un contenu ? Ne contiendrait-il pas la raison du message ? Apparemment physique, apparemment « pratico-inerte », le « monde des objets » constitue le contexte de la communication. Ensemble de produits et d'œuvres, il renvoie à « autre chose », à quelque chose d'autre que les choses : les actes, les situations. Apparemment cohésif, contraignant, il ne manque pas de conflits, par exemple entre son caractère global et les articulations qui le partagent, entre la multiplicité des classes d'objets et besoins, et le caractère unitaire du désir qui meut l'ensemble.

Du côté du « sujet » se découvre ainsi un niveau spécifique, non réductible à un code ou à un discours second situés aux niveaux précédemment décrits et analysés. (Et nous entrevoyons ici le problème que nous ne résoudrons pas, de la réduction ou de l'irréductibilité de la praxis à un code, troisième ou à un discours seconds situés aux niveaux précédemment décrits et analysés. (et nous entrevoyons ici le problème que nous ne résoudrons pas, de la réduction ou de l'irréductibilité de la **praxis** à un code, troisième ou n^e !). Il s'agit d'abord des actes et activités (ce qui renvoie à la division du travail) et ensuite du rapport des actes aux objets, c'est-à-dire des situations à la fois concrètes et générales, dont on abandonne trop souvent l'expression aux idéologies, ou qu'on laisse à « l'inconscient » social. Notre trajet nous mène de la surface aux « profondeurs ». La **production** de discours ou de parcours nouveaux n'impliquerait-elle pas un mouvement dialectique entre tous les termes et tous les niveaux qui se sont dégagés ?

13 Questions (qui viennent maintenant à leur place). Comment parler les/des objets ? Le nombre des objets et classes d'objets étant considérable mais fini, comment s'engendrent une multiplicité infinie de discours, une virtualité illimitée de parcours ? Comment produire à propos des objets, produits et œuvres, de nouvelles phrases, de nouveaux discours ? Quelle différence concrète y a-t-il entre l'ordre et le désordre, entre l'ordre prochain et l'ordre lointain, dans le monde du discours et dans le monde des objets ? Comment s'assure leur incertaine correspondance ?

LES NIVEAUX

A. - OBJETS.

De-description

Isotopies :

(sous-objets,
objets,
super-objets).

1) **Statut objectif de l'objet.** Classes d'objets (paradigmes). Analyses spécifiques démographie, topographie, sémiologie des objets, basées sur le dénотatif.

2) **Connotation.** Symbolisme, rhétorique. Sémiologie du discours. Domaine de la subjectivité, des codes seconds, du métalangage.

3) **Idéo-logie.** Paroles. Modèles d'interprétation.

B. - ACTES.

Hétérotopies :

L'ici et l'ailleurs

(Statistiques comparatives).

Division du travail.

1) **Parcours** (structures constituantes à travers les objets).

Topique des objets (Syntaxes).

2) **États - Actes** (structures enveloppantes) **parmi les objets** dans un **lieu**.

3) **Activités spéciales** (modelant un objet, une matière —, les établissant comme tels au nom d'une information).

C. - SITUATIONS.

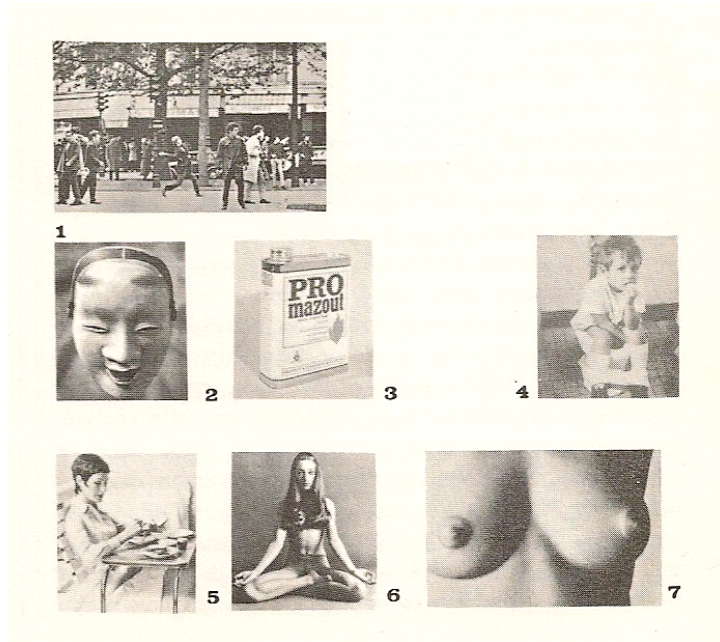
Utopies :

(production et création).

1) **Reproduites** (réfléchies).

2) **Naissantes** (exprimées, réprimées).

3) **Virtuelles** (le possible-impossible).



1. Parcours urbain
2. Oeuvre
3. Produit
4. Chose
5. Super-objet
6. Sous-objet
7. Non-objet

COMMENTAIRE DE CE TABLEAU

Cette de-description du « monde des objets » dans son rapport au « monde des sujets », c'est-à-dire considéré comme **substance sociale**, cette tentative d'une analyse approfondie de la « praxis » ne vont pas sans difficultés. Certes pas. Les concepts se déplacent, et ce déplacement ne pourra s'élucider qu'avec lenteur. L'acte et la situation se manifestent dans le « monde des objets », dans le pratico-sensible (qui se réduit à l'inertie si on le considère à part), Pourtant, ni les actes ni surtout les situations ne sont « sensibles », Il faut qu'ils s'exposent, qu'ils se dégagent. Plus particulièrement, les situations s'établissent et se comprennent à partir de la « réalité » signifiante, c'est-à-dire des niveaux inférieurs, mais en y ajoutant et non sans revenir vers eux en tant que signifiés.

Qu'est-ce qu'un acte-état (en B2 sur le tableau) ? Regarder ou attendre. Un acte spécial ? Labourer, limer, visser, etc. « Aimer », c'est une situation, autant et plus qu'un acte localisable (attaché à un parcours, ou à un seul lieu, ou à un seul objet). Mais il est possible d'exprimer et d'exposer la « situation de crédit », rapport socio-économique au monde des objets, ou la « situation de terreur ». Ne peut-on parler de « situation » pour l'habitant ? **Habiter**, c'est une situation impliquant des rapports avec des groupes d'objets, des classes d'actes et de gens ; cette situation **produit** certains rapports au lieu de les recevoir ou de les percevoir passivement. Elle inverse le rapport « »signifiant-signifié » en ceci que l'objet considéré isolément comme signe (signifiant) se change en signifié de l'**habiter** quand on le rapporte à la situation (par exemple l'objet urbain). Cette situation implique l'occupation d'un lieu, le rapport avec ce lieu et avec d'autres lieux (l'ici et l'ailleurs). Elle ne va pas sans l'acceptation de contraintes globales, résumées dans le **plan** de la ville, dans la synchronisation des chronies et topies.

Les actes et situations ne peuvent s'exprimer sans référence au « monde des objets », aux lieux, aux différences des lieux (**topies** : iso- et hétéro-) mais aussi au possible-impossible : la communication parfaite, l'expression totale, la transparence des rapports, la libre métamorphose des activités et situations, le non-travail intégral, les moments purs, la connaissance achevée, la jouissance illimitée, en un mot l'utopie (présente et absente, influente à ce titre, sans laquelle il n'y aurait ni acte ni situation). Par ce mot « utopie », ainsi redéfini et pleinement réhabilité, il est clair que nous entendons « autre chose » qu'une idéo-logie ou qu'un simple horizon dé-mesuré. Nous entendons l'inhérence aux lieux, aux actes, aux situations, d'un « ailleurs ». A travers ses niveaux successifs de parole et d'écriture, de parcours et d'idéologie, le « monde des objets » et le « monde des sujets » se réunissent dans le possible-impossible auquel il est impossible de ne pas faire appel pour exposer le possible. A la limite, nous proposons de produire le discours total de la société, de cette société. Le modèle d'interprétation coïnciderait alors avec le modèle de représentation dans la de-scription de tous les objets, de tous les actes, de toutes les situations. Le projet de ce discours total n'est-il pas un moment de tout discours « réel », c'est-à-dire de la situation de ceux qui parlent et supposent la communication possible ? N'était-il pas inhérent à la philosophie ? Pour **tendre** vers lui, la critique des idéologies et la critique radicale de la société est indispensable, en tant que cette société avec ses idéologies **révèle** et **masque** les situations comme les activités, les dissimule sous les objets, bloque la voie, arrête la démarche, interdit la réalisation du possible au cours d'une recherche de l'impossible.

Inutile d'insister sur cette impossibilité : aussi bien le dénombrement exhaustif des objets que la formulation intégrale des actes et l'exposé total des situations. Aussi bien la saisie de tous les paradigmes rapportés à toutes les séquences éventuelles — que la saisie de toutes les énonciations finies rapportées aux virtualités infinies de la parole, La notion explicite du **quotidien** implique la sortie du quotidien, la distance critique, l'idée d'une **transcendance poétique** au quotidien,

14 Parmi les situations, certaines méritent que l'on insiste. La situation de consommateur comporte un rapport spécifique avec les objets et les activités. L'objet, la chose échangeable, échangée, achetée, vendue, se change en « service » (J. Baudrillard). C'est une situation, ce n'est qu'une situation parmi d'autres, Celle de producteur (de produits répétitifs, d'œuvres uniques ou des deux) également. Sans doute y a-t-il moins d'actes que d'objets et moins de situations que d'actes. Seule la statistique comparative pourrait se prononcer. Et cependant, il y a complexité croissante du niveau des objets à celui des actes et à celui des situations.

15 La théorie de l'objet peut se servir de la linguistique dite structurale comme de la linguistique transformationnelle. Peut-être se rapprocherait-elle de celle-ci plus que de celle-là, dès lors qu'on ne réduit pas la théorie à la connaissance des objets en tant que tels (à un premier niveau : sémiologique du premier degré, technologie ou logotechnique, démographie des objets). D'autre part, la théorie de l'objet ne se réduit pas à l'étude du langage. Elle va plus loin : vers le non-dit, vers l'indicible. D'ailleurs l'étude du

« monde des objets » pris comme substance sociale permettrait peut-être d'approfondir la structure du lexique, celle du champ sémantique global et des champs partiels, etc.

Parmi les objets, à leur propos, on peut distinguer:

a) **la compétence** : les objets que tel ou tel connaît, qu'il nomme;

b) **la performance** : les objets que tel individu sait manier, qu'il possède en « valeur d'usage »,

Comme l'ont mis en lumière les linguistes de l'école transformationnelle, la compétence et la performance ne marchent pas ensemble et du même pas. La **compétence** va au-delà de la **performance**, Chacun nomme plus d'objets qu'il n'en manipule et possède. Il en va de même pour les actes et situations, mais l'énergie et la vitalité des individus se définissent par leur effort pour élargir la compétence et pour amener la performance à la hauteur de la compétence, sans recours aliénant et abusif à des procédés extérieurs.

Distinction analogue entre la **perception** (qui actualise des connaissances implicites, à tel niveau contextuel, linguistique et non-linguistique, c'est-à-dire dans tel contexte de situation) et la **production** (non seulement d'énoncés, mais de gestes et d'actions, de parcours et de rapports).

Le sens (si on ne le réduit pas à la signification, si on ne le met pas entre parenthèses) naît au niveau de la situation en tant qu'elle enveloppe les objets et les actes, Le sens y mène.

Il s'agit ici d'une étude du **contexte**, soit immédiat (lié à tel objet ou groupe d'objets, à telle réception ou émission de phrases), soit **médiatisé** (lié de proche en proche à l'ensemble de la « réalité », c'est-à-dire de la praxis ou **pratique sociale**).

Etude difficile puisqu'elle reprendrait à tous les niveaux (historique, sociologique, etc.) le projet d'une **science de tous les discours possibles** (Chomsky), projet qui lui-même reprend le projet philosophique traditionnel. Nous nous déplaçons dans le domaine du **possible-impossible**, catégorie que nous mettons ainsi au centre de la connaissance, de la praxis, de l'analyse critique des idéologies, du rapport entre le quotidien et le non-quotidien, de la « réalité » urbaine, de la relation entre la parole et le discours écrit, etc. En résumé, les règles qui permettent le passage d'un code à un autre, naîtraient au niveau des situations, de leur conscience à la fois exprimée et réprimée, cherchant à réunir les objets et les actes, non sans recours à des catégories encore plus subtiles.

16 Les démarches successives qui ont mené de niveau en niveau ramènent au point de départ, mais élucidé. L'analyse du statut (statique) de l'objet (des objets pris atomistiquement) mène bien à l'étude de chaînes et séquences d'objets, relevant d'une double détermination (par l'usage, par l'échange). Des structures superficielles, on passe à des structures plus profondes, impliquant des formes **d'inclusion et d'exclusion**, et aussi des **symétries** (les unes internes à l'objet considéré, les autres externes et concernant des groupements, assemblages, agencements d'objets). Tout objet assignable a un lieu, un instant ou moment, possède une droite et une gauche, un haut et un bas ; que « je » reste hors cet objet pour le regarder, pour l'observer, que

« j'y » entre ou que « j' » en sorte, « je » l'aborde par tel côté, « je » le situe dans un espace orienté où « je » me situe la pièce sur ce thème, la terreur du « néant vivant » ; moi-même : mon corps, avec ses symétries et dissymétries. C'est ainsi que « je » le **parle** ; toute parole résume un parcours (effectué ou virtuel, possible et-fou impossible, quotidien ou exceptionnel, prévu ou imprévisible).

17 Comment atteindre et définir le statut de **l'objet culturel** ? Voici devant moi un masque Nô, c'est le masque de (l'acteur qui joue le rôle de « Madame Aoi », la morte qui revient pour tuer sa rivale. J'ai vu la pièce, sur ce thème : la terreur du « néant » vivant, thème du théâtre Nô et peut-être de la tragédie. Même si je n'avais pas vu la pièce, je pourrais comprendre cette terreur et par conséquent le sens de ce masque terrifiant. Je l'éprouverais comme une possibilité incertaine, n'étant pas sans avoir entendu des histoires de revenants, de fantômes errants, de héros disparus qui hantent les lieux de la mémoire, et qu'il est possible d'exorciser en les « re-présentant ».

Ce masque «est » terrifiant, ou risible. Terrifiant, tel est son sens, Risible, c'est le non-sens. D'où provient cette terreur ? Ni de « l'objet » ni du « sujet ». La philosophie classique se posait un faux problème : où situer l'émotion et le « pathos » ? Réponse : dans le rapport de « l'objet » et du « sujet ». Cet objet culturel, à celui qui reçoit son message, fait peur, et cette terreur fait partie essentielle du « message » qui ne se réduit pas à une information. Ce masque évoque :

- a) un paradigme : l'opposition « mort-vivant » présentée comme essentielle, au centre des contradictions de la vie ;
- b) une syntaxe : des actes, gestes et mots enchaînés selon des rites et règles ;
- c) une situation, à la fois théâtrale (jouée, mimée) et réelle (le rapport des vivants et des morts sur le thème « le mort saisit le vif » thème généralisable).

Cet objet évoque donc et implique une « vision » et un **langage tragique**, à la fois gestuel, visuel, oral, correspondant à une institution et à un système théâtralisé, fixant et valorisant des lieux, leur attribuant un sens, déterminant leur caractère, Il évoque une parole éthico-esthétique, actualisant les éléments de ce langage, (avec l'appui d'une musique à laquelle est dévolue la fonction expressive, tandis que le masque condense la signification et le sens). Le théâtre Nô, re-présenté par ce masque, implique et explique une **situation virtuelle**, possible et impossible : le vivant en proie à la mort, sans trêve. N'y a-t-il pas dans ce masque une **grammaire** (ensemble cohérent de principes et de règles d'emploi, permettant d'agencer et pour ainsi dire d'enchaîner gestes, mots, sonorités) et une **syntaxe** (champ de la créativité à travers des enchaînements réglés, à partir de ces enchaînements eux-mêmes — champ déterminé et borné par des règles qu'au surplus chacun peut transgresser).

Ainsi le masque Nô, objet de culture subtile et raffinée, support d'une vision tragique, implique tous les niveaux, de l'objet comme tel aux situations ; de l'objectivité ou « objectalité » à la catégorie du « possible-impossible » à travers celles du langage, du prescrit, de l'inscrit.

18 Dans cette clarté, le long de ce trajet, pouvons-nous définir la Ville ou plutôt la réalité urbaine ? Il y a certainement une singulière « vie objectale » de la ville, renvoyant incessamment de la ville comme « objet » à la ville comme « sujet » et unité, d'une structure considérée en elle-même à la structure comme médiation, comme projection de la globalité sociale, basée sur une couche plus profonde, l'habiter. Pour ceux qui l'habitent, la ville est un super-objet, perçu comme tel par ses « usagers » appartenant cependant à des classes, fractions de classes, groupes sociaux très divers. Mais c'est aussi une œuvre perpétuelle, un produit de « sujets » intervenant pratiquement, constructeurs, dirigeants politiques, notables et groupes influents, habitants modifiant « l'habitat » qui sans arrêt transforment les fonctions et structures et formes urbaines. Ces agents sociaux ont place et insertion dans la division du travail, dans le processus d'échange et de dons (fêtes, gaspillage). La stabilité de ce super-objet est plus apparente que réelle. Dans l'urbain, en chaque lieu, il se passe toujours quelque chose, visible ou latent. Un tel super-objet pourrait se dire « méta-stable ».

Dans la ville, l'objet culturel que l'on nomme « monument » reçoit et condense et transmet des messages. Ils lui parviennent par divers canaux d'information, et surtout de la mémoire incorporée, le monument « mémorisant » le temps dans une permanence. La réception et l'émission des messages s'accomplissent selon des codes venus de groupes déterminés (les « clercs », le clergé pour une église, par exemple) et déchiffrables par tels autres groupes (les « croyants » pour les édifices religieux).

Seul un tel objet culturel, cathédrale, arc de triomphe, palais, peut se considérer et s'interpréter comme trace, celle d'un geste ou d'une gestuelle de commandement, inscrites dans le temps, violentant les foules, prescrivant des ordres. Un parcours jalonné, tracé, peut se dire contraignant mais ne peut passer pour violence. Ce n'est pas lui qui produit l'espace et le temps. Il se contente de les répertorier.

L'édifice, objet culturel, est aussi support d'idéologie. Il veut rassembler, persuader, convaincre : impossible-possible, Aussi bien qu'une phrase, ou une page, ou un livre, un édifice porte et supporte des idéologèmes : la colonne, le campanile ou le clocher, le fronton, la façade, etc. Dans le contexte, certains sèmes ou objets-signes se chargent d'idéologie.

C'est ainsi que l'on peut répondre à la question des philosophes : « Que peut être l'objet ? Peut-il être amusant, drôle, charmant ? Peut-il être innocent ou coupable ? Dépouillé ou baroque ? » A cette question qui se veut perfide, on peut d'abord répondre : « L'objet n'est rien. Il n'est que pour et par (valant pour). Il signifie ; il se perçoit comme étant ceci ou cela par le sujet qui met en lui émotion, connaissance, signification ». Oui, mais le « sujet » ne perçoit ceci ou cela qu'en situant cette qualité ou propriété dans l'objet. Ce qu'ont abondamment montré certains philosophes (les phénoménologues). L'émotion naît seulement à propos d'une qualité saisie dans l'objet. Serait-ce une illusion psychique ? Une illusion du langage ? Si oui, tout le processus de la perception n'est qu'illusion : subjectivité, erreur, ignorance, méconnaissance, apparence du « vécu », irrationalité.

Pour répondre à la question des philosophes, il a fallu sortir des catégories philosophiques, introduire de nouveaux concepts à différents niveaux, en passant par les concepts encore obscurs de l'idéologie, du « possible-impossible ».

Parmi les objets-signes de l'urbain, nous avons indiqué le lampadaire, le banc, le trottoir. Si une bourgade se les offre, c'est pour « faire ville ». Ces objets-signes jalonnent des itinéraires, balisent des parcours. Ils ouvrent un espace, À ce niveau, l'espace s'ouvre. Par contre, au niveau de « l'habiter », la clôture l'emporte, c'est-à-dire le fini. Il n'est pour s'en convaincre que de regarder le sol ; les plus beaux sols, ceux qui parachèvent la ville et rendent parfait l'habiter, ont ce trait marqué : le fini. Ce sont des dalles, des pavés, des cailloux rangés selon des figures, des mosaïques, des damiers, des tapis. Le fini (qui contient et dissimule la finitude) fait la beauté et le sens de l'habiter. Donc la clôture. Alors que la ville se compose d'objets ouverts, de balises et jalons, de parcours.

La ville (la réalité urbaine) rassemble les fruits de la terre et leurs producteurs naturels (jardins). Elle rassemble les produits de l'industrie et aussi les œuvres, les idées. Elle rassemble enfin et concentre les situations. Elle réagit sur ce qu'elle rassemble et cette rencontre est elle-même productrice et créatrice (d'œuvres, d'objets, d'actes, de situations). La concentration ne va pas sans la confrontation. Ainsi la ville constitue ce qu'on nomme « l'environnement » en débordant le sens empirique, mécanique et passif de ce concept. Pas de réalité urbaine sans le centre. Mais la centralité urbaine peut toujours rassembler plus d'objets et d'actes et de situations, et de nouveaux objets, de nouveaux actes, de nouvelles situations. La centralité n'est donc jamais parfaite, jamais achevée. Elle implique l'ici et l'ailleurs, le point central et tous les objets, la forme et le contenu, l'autre et le même.

19 Chemin faisant, nous avons ici réhabilité l'objet (tenté de le réhabiliter). L'injonction : « objet, cache-toi » confond l'objet avec la chose, support de la propriété (privée) et de la valeur d'échange, marchandise et argent. Le rapport philosophique du sujet et de l'objet a réapparu, à un niveau plus élevé. L'un implique l'autre. « Jouir » ? Chacun jouit en soi, mais avec, par, en « l'autre ». Vérité triviale, triturée par une philosophie devenue sommaire. L'autre ? C'est l'autre conscience, l'autre être, l'autre objet et l'autre sujet. Le « monde des objets » et le « monde des sujets » impliquants-impliqués, compliqués-expliqués.

Il n'en reste pas moins que le « monde des objets » avec ses structures superficielles, avec l'espace et le discours, a l'étrange propriété de **dissimuler** les contradictions de la praxis. Il les dissimule en les simulant. Il les transforme en différences, en juxtapositions, en péréquations. N'omettons pas l'aliénation !

Contradiction suprême : la forme (inhérente à toute expression et projection) de la cohérence (de la logique) dissimule les contradictions du contenu et celles qui se font jour entre le contenu et la forme, contradictions pourtant indispensables pour que la forme joue son rôle par rapport au contenu. La forme du discours, la forme de l'espace, la forme des ensembles et systèmes d'objets, tendent à **réduire** (en les transformant, en les ré-écrivant autrement, en les simulant à l'envers) les contradictions profondes. Et

cependant, seules ces contradictions, structures profondes de la praxis, permettent de concevoir la production (la génération) des structures superficielles l'espace, le discours, les groupes d'objets et de gens, La parole enfin vient qui dévoile ce dont elle n'a pas perdu la trace, ce qu'elle peut délivrer.

20 Ainsi se construit, par de multiples investigations un vaste modèle interprétatif du monde moderne : une « herméneutique » qui surmonterait la philosophie et sa forme récente, la phénoménologie, en procédant par démarches plus précises. Cette « herméneutique » de la société apporterait-elle une réponse aux questions cruciales : « Révolution ou nihilisme ? où se séparent, où divergent les voies ? Comment définir les horizons? ».

HENRI LEFEBVRE

15 décembre 1968.

Cet article a été publié dans la revue *Opus*, numéro 10-11, en 1969.

LE TRAITEMENT DES MÉMOIRES

Alberto Clementi

Traduction littérale de l'italien par Pierre Larochelle

Le souvenir n'est pas une réactivation d'innombrables traces fixes, fragmentaires et sans vie. C'est une reconstruction, ou construction, *imaginative*, fondée sur les relations de notre attitude envers une masse active d'expériences passées et vers une particulièrement pertinente qui apparaît sous la forme d'image...

C. Bartlett, 1932

Si la ville et le territoire nous apparaissent aujourd'hui comme un ensemble de lieux souvent privé d'un sens accompli et reconnaissable, c'est parce que la mémoire de leur histoire s'est perdue, dans la longue succession d'événements qui se sont sédimentés dans les strates du sol et des édifices. Arrachés à une séquence compréhensible d'expériences du passé au présent, ces lieux ont perdu leur propre identité ; de la même façon qu'un individu perd le sens de son propre être si un dommage cérébral interrompt sa capacité d'élaborer passé et présent à travers la continuité de sa propre pensée.

La perte de conscience de soi réunit ceux qui ne savent pas reconnaître leurs propres souvenirs, tant les hommes que les villes. Et « remémorer » devient la manière de rétablir le sens : non la seule, mais certes la plus nécessaire, s'il est vrai que plus de cinquante années de déchirures données par la pratique de l'urbanisme moderne risquent de compromettre de manière irréversible la structure profonde qui connecte de manière unitaire l'expérience du passé et la transformation du présent. Mais remémorer aujourd'hui ne peut pas signifier l'errément dans le jardin de l'histoire comme dans la garde-robe de costumes de théâtre craint par Nietzsche¹, cela ne peut pas non plus être le « dépassement critique de l'histoire » implicite au programme du moderne². Ni enfin l'acceptation qui « reprend et poursuit », dans une attitude de *continuité* qu'on ne peut proposer comme alternative à la *distance* de l'ancien³. C'est plutôt redécouvrir l'équivalence hobbesienne entre *mémoire et imagination* qui interrelie de manière indissoluble souvenir et invention⁴. Et rechercher la manière par laquelle le nouveau surgit du

¹ F. Nietzsche, *Considerazioni inattuali ; sulla utilità e il danno della storia per la vita*. Einaudi, Torino, 1981.

² G. Vattimo, *La fine della modernità*, Garzanti, Milano, 1985, pp 181 ss.

³ S. Settis, *Continuità, distanza, conoscenza. Tre usi dell'antico*, in : S. Settis (a cura di) *Memoria dell'antico nell'arte italiana*, Einaudi, Torino, 1986.

⁴ « Imagination et mémoire sont une seule chose qui, en conséquence de considérations différentes, prend des noms différents » : T. Hobbes, *Leviathan*, 1651.

caché, mettant en lumière les structures profondes qui règlent les « incessants effacements et réécritures du texte » d'une ville ou d'un paysage⁵.

Dans cette perspective, la remémoration n'invite pas seulement à assumer la ville existante comme « lieu d'appréhension et de découverte des antécédents », par rapport auquel mesurer de nouveaux rapports entre les systèmes de conformation et les durées dans le temps, entre l'invention de projets et l'exploration archéologique. Encore de plus pousse à regarder avec respect les traces de la vie — comme témoignage de l'être heideggerien : c'est-à-dire de l'être en tant que producteur de « monuments », puisque sujet de transmission de ses propres traces de vie⁶.

Par conséquent, le sens des mémoires est destiné à acquérir une importance croissante dans les tentatives de restituer une identité et une reconnaissabilité aux villes qui ont perdu la conscience de soi, encombrées de détritiques étrangers à la nature et à l'histoire du lieu. Mais dans le traitement des mémoires et de leur sens, il importe de se rappeler que le passé n'est pas une collection de souvenirs, ensevelis dans la terre ou imprimés sur les pierres. C'est une *création nouvelle*, qui naît de la rencontre aléatoire entre la perception du présent et l'expérience du passé, et qui est sous-jacente à un processus d'adaptation continue en raison des conditions du contexte et de la variété des points de vue avec lesquels les souvenirs sont expérimentés. S'il est vrai que cette nouvelle création, ou bien la manière selon laquelle une société réélabore incessamment la mémoire de soi à travers l'usage de son propre passé, transcende la portée de l'architecture et de l'urbanisme en mettant en jeu les structures profondes de la connaissance et de la production collective de l'imaginaire, il est tout aussi vrai que urbanistes et architectes peuvent contribuer d'une manière pertinente en apportant leur propre culture de la conception de projets.

C'est le projet, en fait, qui offre les instruments privilégiés pour donner au monde de la mémoire, incohérent et fragmentaire comme les rêves, une réalité tangible, parce que fixée en images visibles. Et c'est à travers le projet qu'on peut chercher à conférer un sens reconnaissable à une ville, en manipulant avec sagesse les rapports complexes entre interprétation et invention, entre mémoire et passé et préfiguration du futur.

Une condition nécessaire pour que le projet exalte sa propre positivité est que s'affirme une nouvelle culture urbanistique moins indifférente aux valeurs actives de la mémoire, ou bien, à l'opposé, moins subordonnée aux idéologies de la conservation acritique qui nient l'invention de la mémoire.

⁵ B. Secchi, *Un progetto per l'urbanistica*, Einaudi, Torino, 1989 ; en particulier le chapitre *Toscana felix*, pp 235 ss.

⁶ G. Vattimo, *Postmodernità e fine della storia*, in : G. Mari (a cura di) *Moderno e postmoderno*, Feltrinelli, Milano, 1987.

Contre les pratiques actuelles qui tendent à éloigner toujours davantage la tutelle du patrimoine et la gestion urbanistique, à cause de l'irréductibilité des systèmes administratifs, mais aussi de l'incapacité de dialogue entre des préposés respectifs aux travaux, la perspective à relancer est celle d'une réaffirmation de la centralité des problèmes du *sens des mémoires* et de son traitement à travers la planification et l'aménagement du milieu bâti.

Nous savons bien que la volonté de remettre en jeu la mémoire n'est pas suffisante en elle-même pour garantir de meilleurs résultats aux interventions de transformation de la ville existante, et non plus peut-être pour contrer efficacement ces processus d'éloignement du sens qui ont envahi les centres historiques et les périphéries modernes. Beaucoup d'autres conditions doivent se produire pour atteindre des résultats appréciables et à l'abri de l'aléatoire subjectivité du « goût » de celui qui élabore un projet ; de sorte que souvent même les projets attentifs dans leur approche à l'historicité des contextes se traduisent par des architectures insatisfaisantes. De fait, l'équation : meilleure conscience des mémoires = qualité plus élevée des résultats du projet n'est donc pas certaine. Toutefois — du moins c'est l'hypothèse que nous voulons avancer — pour conférer une légitimité au projet et pour réduire les marges de « sagesse privée » en faveur d'une « sagesse socialement partageable », parce que fondée sur la rigueur cognitive et interprétative, il est nécessaire d'enraciner les choix du projet sur une reconstruction approfondie des caractères structuraux d'un lieu, sédimentés dans le temps et offerts au soin amoureux de celui qui doit modifier l'existant pour l'ouvrir au futur.

Cette attitude culturelle est encore à l'état naissant, nonobstant l'attention que l'urbanisme italien a toujours réservé aux problèmes de la conservation, en particulier des centres historiques. Les expériences vraiment réussies auxquelles faire référence sont peu nombreuses, dans un panorama général dans lequel le maintien et la modification de l'existant semblent être des termes antinomiques du projet. Quelques idées commencent cependant à s'affirmer dans une mesure croissante, offrant les premières bases conceptuelles d'une nouvelle culture d'intervention.

En premier lieu, on reconnaît l'exigence d'éviter la polarisation entre un front de la conservation à outrance, soutenu par les surintendants, les restaurateurs et les associations d'environnementalistes et de « bioculturelistes » dans le sens le plus large ; et un front de la modification irrespectueuse des valeurs de la mémoire, alimenté par les positions irresponsables des architectes sensibles au primat de leur propre subjectivité autobiographique plutôt qu'aux conditions du contexte.

En outre, le besoin d'un dépassement critique de ces murs d'appartenance qui ont jusqu'à maintenant tenu séparées les logiques de la conservation et de la connaissance archéologique et celle de la conception du changement est croissant. Une interconnexion plus étroite entre les différentes traditions de

recherche et d'intervention de l'architecture, de l'urbanisme, de l'histoire, de l'archéologie et de la sémiologie devrait permettre une attitude dans la conception de projets plus attentive aux problèmes des significations qui s'instaurent entre les choses et les hommes, dépassant les limites étroites qui réduisent la portée explicative interne à chaque discipline et qui ont souvent tendance à réduire le projet à la seule dimension physique et fonctionnelle de l'objet.

Dans cette perspective, le recours aux mémoires devrait faire fonction de connaissance indispensable pour comprendre le sens de l'existant et pour guider les transformations futures de manière consciente par rapport aux règles de longue durée qui ont agi dans le passé pour former les lieux et les villes.

Toutes ces idées doivent encore se consolider, et il y a des résistances nombreuses et fortes qui s'opposent à une plus grande interdépendance entre les secteurs disciplinaires qui, jusqu'à aujourd'hui, semblent en vérité avoir cherché surtout une autonomie, comme le montrent aussi les événements de réorganisation des profils de formation en cours auprès des nombreuses universités italiennes.

Mais revenons au mérite des propositions avancées, il est opportun de préciser ce qu'on entend par « mémoire » et quelles implications comporte le fait de la ramener aux logiques de l'architecture et de l'urbanisme.

1. La nature de la mémoire. Archives de permanences « versus » invention du présent

Dans la science classique, il était communément admis que la mémoire fut une fonction de l'esprit chargée de faire renaître les expériences du passé. Sur la base des découvertes neurologiques de la fin du XIX^e siècle, nous nous étions convaincus qu'il existait dans le cerveau des souvenirs permanents, opportunément archivés et organisés de manière de rendre possible leur reconnaissance quand la nécessité d'identifier de nouvelles images fait se déclencher la comparaison avec les traces mnémoniques préimprimées. Des régions fonctionnelles du cerveau hautement spécialisées supervisent l'archivage des informations et leur restitution en images homogènes à celles à travers lesquelles la perception du nouveau est élaborée. Mais cette conception déterministe de la nature de la mémoire et de son fonctionnement est entrée progressivement en crise sous la poussée de nouvelles découvertes, anticipées dans les profondes découvertes des écrivains comme Proust ou des scientifiques de l'âme comme Freud qui, par des voies différentes, étaient arrivés à la conclusion que les fragments du passé sont reconnus comme souvenirs seulement s'ils sont associés à des émotions. Ainsi les « intermittences de la mémoire » évoquées par le tintement de la cuiller ou la fragrance des madeleines suscitent des résonances émotives qui transcendent le souvenir et qui font acquérir une saveur toute nouvelle à l'expérience du passé. Et, de manière analogue, la revie cathartique de

la « scène-mère » freudienne dégage des énergies libératoires qui dénaturent le sens du souvenir dans le contexte du présent. Le passé devient non plus une collection de souvenirs qui réaffleurent par les sollicitations du présent, mais une véritable et propre *création de nouveau* provoquée par la combinaison des événements actuels et des impressions toujours changeantes à travers lesquelles on revit son expérience.

Les recherches neurophysiques modernes, associées au développement de l'intelligence artificielle, confirment ces intuitions. On découvre ainsi que dans les processus cognitifs, on ne s'en remet pas à des images préexistantes fixes, mais plutôt à des re-créations du passé modelé dans une forme plus appropriée au présent⁷. Les souvenirs font partie des processus d'imagination continus rendus possibles par l'activation de *cartes mentales* qui interagissent continuellement avec le contexte immédiat ; les cartes mentales ne sont rien d'autre que des *modèles d'activité* qui attribuent aux fragments de mémoire des significations différentes selon la différence du contexte⁸.

Par conséquent, le cerveau sert pour choisir dans le passé, pour l'utiliser plus que pour le conserver, comme Bergson l'avait d'ailleurs déjà suggéré⁹. Le point d'arrivée de ces recherches sur les structures cognitives de la mémoire semble offrir aussi des points d'un grand intérêt pour celui qui s'occupe des problèmes de conservation du patrimoine historique et de ses rapports avec la conception du projet. Un souvenir devient tel seulement dans le contexte du présent : de fait, c'est par son entremise qu'il s'organise et reçoit un sens. Le manque de sens des fragments des images du passé est un *manque de contexte*.

La mémoire n'est pas archives de perceptions organisées de manière permanente ; c'est plutôt une procédure de connaissance du monde qui tient compte de manière flexible de l'expérience du passé en le restructurant dans les termes du présent¹⁰.

Toutes ces acquisitions peuvent aussi être transposées sans difficultés dans la manière de traiter les mémoires à travers le système institutionnel de tutelle et de planification urbanistique. Ici aussi il s'agit de faire prévaloir une attitude de réinterprétation qui travaille sur le sens des choses dans leurs rapports avec les

⁷ I. Rosenfeld, *L'invenzione delle memoria*, Rizzoli, Milano, 1989.

⁸ G. Edelman, *Neural Darwinism : The Theory of Neuronal Group Selection*, Basic Books, N.Y. : 1987.

⁹ H. Bergson, *Matière et mémoire, essai sur la relation du corps à l'esprit*, Alcam. Paris, 1896.

¹⁰ La mémoire comme reconstruction continue du passé dans les termes du présent est fonction non seulement des individus, mais surtout des groupes sociaux et des collectivités locales. Voir à ce propos les études fondamentales de M. Halbwachs, en particulier : *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), Mouton, Paris, 1975 ; *La mémoire collective* (1950), PUF, Paris 1968.

contextes actuels, comparé à une conservation qui se limite à la protection physique des signes de permanence et à la fixité de leurs significations.

2. La mémoire écartée. Entre la tutelle administrative et l'urbanisme qui impose des obligations

Il en va bien différemment dans la situation italienne, conditionnée pas un peu par l'écart entre le système de tutelle confié à la surintendance de l'état et le système de gestion du territoire confié aux régions et aux pouvoirs locaux. Chacun de ces systèmes poursuit des objectifs légitimes, l'un, de sauver l'héritage du passé pour le transmettre intact aux générations futures ; l'autre, de promouvoir le développement en mettant en valeur les ressources à disposition de la collectivité. La rencontre entre les diverses raisons, pas toujours cependant, survient en générant des tensions fertiles entre la conservation et le changement, et menant à la réinterprétation des mémoires du passé dans la société contemporaine. Plus fréquemment, elle se réalise au niveau plus bas, qui est celui de la sauvegarde à travers l'approche des liens et des autres mesures de protection passive.

Essayons d'analyser mieux les attitudes et les comportements des principaux protagonistes des politiques de tutelle.

Les surintendants, avec les autres organes centraux du ministère pour les Biens culturels et environnementaux, sont, de par la loi, les garants de l'intégrité physique du patrimoine historique. C'est-à-dire, selon la définition introduite il y a plus de vingt ans par la commission parlementaire Franceschini, l'ensemble des témoignages matériels ayant valeur de civilisation ; donc un champ extraordinairement vaste de mémoires matérialisées dans les traces, les documents, les images, les signes visibles du passé¹¹.

À la dilatation hypertrophique de l'univers des biens culturels, fait pendant une faible capacité de gestion de la part de l'administration compétente, sérieusement pénalisée par une politique de dépense publique qui, en Italie, a indiscutablement sous-évalué le secteur entier. La rareté des fonds disponibles s'additionne avec l'arriération des ordonnances législatives et d'organisation, rendant la machine administrative entière confuse et inadéquate. Quelques unes, d'importance tout autre que marginale, sont la conséquence d'une approche qui soutient depuis longtemps l'action administrative et en détermine les résultats. La tripartition des surintendances selon la distinction canonique entre biens archéologiques, historico-artistiques et architecturo-environnementaux reflète bien la diversité des profils des archéologues, des historiens de l'art et des architectes,

¹¹ AA.VV., *Per la salvezza dei beni culturali in Italia, Atti e documenti della commissione di indagine per la tutela e la valorizzazione del patrimonio storico, archeologico, artistico e del paesaggio*, Colombo, Roma, 1967. Un bilan, vingt ans plus tard, est contenu dans : F. Perego (a cura di) *Memorabilia, il futuro della memoria*, Laterza, Roma-Bari 1987 et dans : A. Clementi, F. Perego (a cura di) *Confronti per l'innovazione*, Laterza, Roma-Bari, 1988.

mais s'avère bien peu compatible avec la notion de bien culturel comme totalité du contexte, qui est une acquisition décisive du débat scientifique récent.

L'hypothèse sur laquelle est construite toute la politique de tutelle : que les biens d'intérêt historico-culturel sont identifiables administrativement par rapport à l'ensemble des biens dont dispose une société est encore plus chargée de conséquences discutables. Cette procédure mène à déclarer le caractère inactuel des biens qu'on entend conserver et, en même temps, elle mène à renoncer à l'historicité de tout le reste¹².

L'extension illimitée d'un système de catalogage qui, en Italie, est en retard chronique, ne peut pas non plus masquer une contradiction de fond qui naît de l'impossibilité d'archiver les traces infinies de la mémoire sans exprimer un jugement sur leur valeur pour la société contemporaine. Confiée au soin d'une institution spécialisée, la mémoire devient archives des permanences et perd ses propres fonctions vitales de structure cognitive qui préside à l'expérience du monde et de ses relations avec le sujet (individu ou société).

Enfin, le primat de la matérialité de l'objet qui sous-tend les pratiques actuelles de conservation doit être évalué attentivement à la lumière des résultats paradoxaux auxquels il peut donner lieu. En fait, il est vrai qu'un bien culturel survit si son support survit. Toutefois, son ouverture à l'utilisation génère une détérioration inévitable que Umberto Eco considère être autant physique que culturelle¹³. De fait, ce qui intéresse est l'objet avec son histoire et l'histoire de sa « découverte » ; mais il est impossible de se soustraire à la production de nouvelles significations qui naissent du rapport avec le présent et de la manière avec laquelle la société actuelle en rélabore la valeur. L'objet devient ainsi nécessairement différent de sa condition d'origine, s'altérant tant physiquement (par l'usure matérielle) que par le sens assumé dans les processus d'utilisation contemporains. On ne peut sortir de cette contradiction qu'en étendant l'attention bien au-delà du caractère physique des objets, jusqu'aux questions complexes de significations qui s'instaurent entre les choses et les hommes. C'est à travers cette voie qu'est refondée la nécessité du projet comme instrument et lieu du jugement sur la permanence des signifiés.

Le système administratif de tutelle est équipé au contraire est surtout pour faire face aux devoirs de la conservation physique et pour « libérer les supports des incrustations matérielles qui se sont accumulées dans le cours du temps » ; beaucoup moins pour réaménager les incrustations « culturelles », qui renvoient inévitablement aux profondes interrelations entre les mémoires et leurs utilisations par la société moderne.

¹² M. Manieri Elia, *Architettura e mentalità dal classico al neoclassico*, Laterza, Roma-Bari 1989.

¹³ U. Eco, *Osservazioni sulla nozione di giacimento culturale*, in AA.VV. *Le isole del tesoro*, IBM Italia, Milano, 1988.

Par une voie différente, même les pratiques de la planification urbanistique atteignent des résultats souvent analogues. Ici aussi, la conservation des signes de la mémoire est confiée de manière prévalente à des dispositifs de liens, appliqués souvent à une aire de protection qui entoure le bien à protéger, et qui visent à empêcher des usages du sol incompatibles avec leur sauvegarde. L'identification de ce qui est protégé est souvent fondée sur une acceptation acritique des listes fournies par les surintendances, qui d'ailleurs seulement rarement se présentent sous une forme déjà opératoire pour la planification¹⁴.

La reconnaissance des signes ultérieurs de permanence comporte des opérations complexes de reconstruction des anciens aménagements et des stratifications successives, avec des investissements cognitifs de grand engagement qu'il n'est pas fréquent de rencontrer dans la production courante des plans. Il est encore plus rare de trouver des plans d'urbanisme imprégnés d'une volonté explicite de privilégier les signes de la mémoire et de la nature comme axes fondateurs des nouveaux aménagements, en mesure de rendre cohérentes les nombreuses occasions de transformation préfigurées dans les diverses échelles d'intervention. Il n'est certes pas suffisant d'instituer d'improbables parcs fluviaux et parcs archéologiques à tapis, parce que les « signes directeurs » de l'histoire et de la nature affirment pleinement leur rôle d'ordinateur de développement ; au contraire, justement ces mesures cachent souvent la marginalité substantielle attribuée à ces éléments dans la conception des plans de ville et de systèmes territoriaux.

La planification des aires d'implantation ancienne, en particulier des centres historiques sur lesquels on a travaillé intensément dans le cours des derniers trente ans, fait naturellement exception à cette superficialité répandue d'écoute des mémoires. De cette expérience, sont nées des méthodes d'analyse et des instruments opératoires de grande pertinence, qui ont fait de l'Italie un laboratoire avancé de conservation, en mesure d'offrir le *know how* propre même aux autres pays de grande tradition urbanistique. C'est vraiment à partir du succès de cette approche que l'attention s'est étendue aussi aux périphéries et aux autres lieux apparemment privés de mémoires, mais en réalité autrement fertiles pour une conception de projets consciente de la valeur des permanences.

Une seconde exception devait naître de l'application de la loi « Galasso » n. 341 de 1985. Mais les expériences de planification du paysage réalisées jusqu'à maintenant semblent faire prévaloir encore une fois la logique du lien a priori sur celle de la réinterprétation et resignification de l'existant. Au contraire, avec les

¹⁴ La contribution la plus systématique produite jusqu'à maintenant est la *Charte de la campagne*, rédigée de 1982 à 1987 par le service X (Antiquités et Beaux-arts) de la Commune de Rome. La charte reporte sur fond 1/10 000 la localisation d'environ 6 000 unités d'intérêt historique, archéologique et paysagiste. Mais la fiabilité discutée des indications en a limité jusqu'à maintenant sérieusement la portée aux fins de la conception de projets d'urbanisme.

plans de paysages le lien ordonné est la condition de départ avec laquelle doivent se mesurer les plans locaux, qui pourront apporter des dérogations seulement s'ils sont en mesure de les argumenter de manière incontestable. La sauvegarde n'est plus le devoir du plan local, fondée sur des jugements de nature urbanistique ; mais c'est un choix qui précède le plan, et qui fonde sa légitimité sur une interprétation sectorielle de la valeur des biens culturels et environnementaux¹⁵.

Il y a quelque chose de profond qui unit ces pratiques de tutelle administrative et de planification urbanistique. C'est *l'isolation des mémoires de leur contexte* comme résultat d'une action sur le système des permanences incapable de se mesurer explicitement avec les questions de sens et de sa modification dans la rencontre avec la culture du présent.

Les mémoires du passé, faites objets des programmes de conservation et de valorisation de la part des administrations des biens culturels, ou des plans urbanistiques de la part des communes et des provinces, semblent toujours être des citations dans des textes qui parlent d'autres choses ; étrangères du propre contexte originaire, elles deviennent des fragments incompréhensibles, incapables d'éclairer le présent et encore moins de conférer une identité et une reconnaissabilité au nouveau. Le sens des rapports qui, dans le passé, connectaient le fragment au réseau des parcours, des infrastructures, des espaces urbains et ruraux, se perd ; et le nouveau sens reste emprisonné à l'intérieur d'aménagements du milieu bâti déterminés par des règles de conception profondément étrangères à celles qui ont agi dans la longue durée dans les transformations du lieu.

En rappelant la métaphore neurologique, on peut bien affirmer que dans ces pratiques, *la mémoire fait fonction de dépôt de permanences*. Les souvenirs sont archivés avec des procédures qui ne sont pas différentes de celles qui président au fonctionnement des ordinateurs, et qui font des mémoires quelque chose d'analogue aux bits, des unités permanentes d'information. *Leur sens n'interagit pas avec les activités de reconnaissance*, comme cela se produit pour un document qui demeure tel indépendamment de notre capacité de le déchiffrer. Mais tout cela, comme on a cherché à le démontrer, n'est pas donné pour toutes les mémoires qui sont déterrées et restituées à notre regard en se chargeant inévitablement de significations nouvelles. La mémoire n'est pas un archivage des permanences : elle est une invention du présent.

3. *Les nouveaux usages de la mémoire. La mère des récits du lieu*

La profonde différence entre une mémoire objectivée du document-monument et une mémoire qui est une incessante réélaboration dans le contexte du présent peut être cultivée aussi à travers les observations brillantes de Pierre Nora.

¹⁵ R. Gambino, « Piani paesaggistici, uno sguardo d'insieme », in : *Urbanistica*, no 90, 1988.

Mémoire, Histoire : loin d'être synonymes, nous devons être conscient que tout les oppose. La mémoire est la vie, portée toujours par les groupes vivants, et pour ce même motif, en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de latences prolongées et de revitalisations improvisées. L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus.

La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu dans l'éternel présent ; l'histoire, une représentation du passé. Puisqu'elle est magique et effective, la mémoire s'adapte aux détails qui la reconforte ; elle se nourrit de souvenirs perdus, globaux ou fluctuants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, schèmes, censures ou projections. L'histoire, comme opération intellectuelle et laïcisante, fait appel aux analyses et au discours critique.

La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire le déniche et le rend tout prosaïque. La mémoire jaillit dans un groupe qu'elle réunit, cela revient à dire — comme fait Halbwachs — qu'il existe autant de mémoires que de groupes sociaux ; et que la mémoire est par nature multiple et ralentie, collective, plurale et individualisée. L'histoire, au contraire, appartient à tous et à personne, ce qui lui donne une vocation universelle.

La mémoire s'enracine dans le concret, dans l'espace, dans le geste, dans l'image et dans l'objet. L'histoire se lie à la continuité temporelle, aux évolutions et aux rapports entre les choses [...]. L'exigence de généralisation de la critique portera à conserver les musées, les médailles et les monuments, c'est-à-dire l'arsenal nécessaire à son travail ; mais en l'évidant à nos yeux de ce qui en fait des lieux de mémoires¹⁶.

Essayons de traduire ces réflexions dans des directives pour le projet d'urbanisme. Les signes de la mémoire, définis comme biens culturels et historiques dans le langage de la bureaucratie, ne devraient pas être traités comme des connaissances précodifiées ou comme des reconstructions objectivées d'une histoire qui ne nous appartient plus. Ils devraient au contraire revenir à parler une langue vivante, capable de raconter les multiples vies des lieux et des édifices et, justement à travers la narration, capable de nous faire mesurer

¹⁶ P. Nora (a cura di), *Les lieux de la mémoire*, Paris : Gallimard, 1984, pp XIX ss.